

# LE CENSEUR,

Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES du 21,  
PAR RICHARD PÈRE ET FILS,  
Ingénieurs-opticiens, brevetés, quai St-Antoine, 11

HEURES.	THERM.	HYGROM.	BAROM.	VENTS.	CIEL.
6 heur.	6 d. au-		27 pou.		
du mat.	dessus	60 deg.	3 lign.	Ouest.	lucif.
	de 0.		Beau.		
Midi...	15 d. au-	50 deg.	27 pou.	Idem.	Idem.
	dessus		9 lign.		

  

SOLEIL.			LUNE.	
Lever.	Midi vr.	Couch.	Phases.	Age.
6 h.	0 h.	5 h.		
28 min.	41 min.	min.	Dernier quart.	25

donne les nouvelles 24 heures avant  
Bureau de Paris.  
ON S'ABONNE :  
au Bureau du Journal, quai St-Antoine,  
et grande rue Morcière, no 32, au 2<sup>me</sup>.  
à la Librairie-Correspondance de P. Jus-  
place de la Bourse, no 8, et à l'Office-Cor-  
place de Lepelletier Bourgoin et Co, rue  
Dame-des-Victoires, no 18.  
Hors du département  
du Rhône, 1 franc  
de plus par trimes-  
tre.  
PRIX :  
pour 3 mois ;  
pour 6 mois ;  
pour l'année.

Lyon, 24 octobre 1837.

L'honneur de nos armes, il fallait prendre Constantine.

pour nous consolider en Afrique, disons mieux, pour nous tenir, il fallait prendre Constantine. Notre armée a vaincu, aujourd'hui Constantine est en notre pouvoir à nos soldats ! ils ont rempli dignement le rôle qui leur avait été confié ; ils ont bien mérité de la victoire a été vivement disputée, ce n'est pas être montés cinq fois à l'assaut qu'ils sont parvenus à pénétrer dans la ville... Ils ne se sont pas laissés par la résistance opiniâtre des Arabes et des Turcs, ils ne sont pas laissés ébranler par la mort de leur général tué glorieusement le 12.

des braves auront péri dans l'affreuse mêlée qui a vu notre entrée dans la ville, s'il est vrai qu'il a fallu assiéger les maisons, et que 6,000 Arabes ont été tués. La victoire si disputée, saurons-nous la mettre à profit ? La conquête glorieuse, la garderons-nous ? Si nous ne l'avons pas, nous aurions des doutes ; car on a tout fait pour obtenir la paix, et si nous avons pris Constantine, l'Achmet-Bey n'a pas voulu traiter avec nous. — Le bey nous voit abandonner sa capitale, il croira que nous avons été dans l'impossibilité de nous y maintenir ; nous lui faisons immédiatement de nouvelles propositions de paix, il croira que notre victoire est pour nous une simple formalité, il se montrera peut-être encore intraitable ; il appellera à lui toutes les tribus hostiles et recommencera la guerre. — Nous devons donc nous maintenir à Constantine : c'était le but du maréchal Clauzel.

pourquoi aurions-nous fait la première expérience ? Ce n'aurait donc été que par un vain désir de braver ? Ce n'aurait été que pour donner à des officiers d'état-major et au duc de Nemours l'occasion de se montrer vainqueurs en face de la France ? De pareils motifs sont puérils ; nous devons croire que ceux qui nous ont conduits étaient graves et sérieux.

Constantine, sans Constantine, nous n'avons à Bone ni paix ni guerre ; c'est une ville que nous serions forcés d'abandonner, et plus tard nous serions restreints à la seule possession d'Alger, si force n'était d'en partir.

Le gouvernement favorable pour assurer nos conquêtes : le gouvernement déclare donc qu'elles sont possessions françaises, qu'il favorise la colonisation ; alors le sang français n'aura pas été versé en vain, et nous aurons à nous mériter de sacrifices d'hommes et d'argent, et après de longs et d'aussi glorieux combats, nous avons bien mérité le droit, ce nous semble, de nous déclarer maîtres de la ville que nous avons prise. Rappelons-nous toujours l'histoire de la guerre ; rappelons-nous que sa cause fut juste, que nous sommes allés en Afrique pour conquérir la terre des mers, pour détruire le repaire de pirates audacieux qui depuis des siècles se riaient des Européens.

bien ! finissons l'œuvre que nous avons entreprise ; que le bey de Constantine reconnaisse notre succès, et soit réduit à l'impuissance, et que l'Europe sache que nous garderons l'Algérie.

## Grand-Théâtre.

DÉRIVIS FILS. — SIRAN. — M<sup>me</sup> PRÉVOST-COLON.  
Après quelques jours, M. Provence est en veine de succès. Son public commence à lui revenir, grâce à la présence de Dérivis dont le talent flexible et varié est venu fort à propos pour nous plusieurs opéras.  
Dérivis, chez Dérivis, cette verve chaleureuse et entraînante, avec juste mesure, donner de l'animation et du relief à suivre ce jeu plein d'intelligence et de conscience, et de traduire le plus fidèlement possible la pensée du musicien, et atteignant à ce but souvent avec un bonheur ; à entendre certaines vocalises rendues parfois avec précision, une prestesse et un goût irréprochables ; à voir cette adresse de méthode qui le sert admirablement par hasard, la voix vient à lui faire défaut pour telle phrase ou aiguë ; à tout cet ensemble enfin de précieuses qualités dont il est doué, on peut prévoir quel bel avenir se présente pour ce jeune artiste de vingt-sept ans. — Le rôle de Brogni, dans *la Juive*, est selon nous celui qu'il joue jusqu'à présent avec le plus de perfection, et où il a largement déployé toutes les ressources et toutes les qualités de sa voix. Aussi a-t-il dans ce rôle obtenu les succès les plus vifs et les mieux mérités. Que de succès lui étaient encore pour nous lettres closes ! On ne lui a pas fait les leçons de l'auteur lui-même ont passé par là, et on ne peut analyser le plus ou moins de talent et de mérite dont il a fait preuve dans ses différents rôles. Constantine qu'il s'est montré souvent tout à la fois habile et habile acteur dans *Robert*, dans *la Muette*, dans *le Chalet* et dans *le Maître de chapelle*. Après les succès braves qu'il a su mériter dans ces rôles si opposés, nous ne pouvons point de sang-froid porter la loupe sur maintes petites fautes qui s'adoucissent avec le temps, bien plus sans la puissance de volonté de l'artiste que par la critique. — La critique est de peu de valeur pour un artiste de talent, dont la place est assez belle et assez glorieuse à l'Opéra qu'il n'a pas s'enquérir de nos avis plus ou moins jus-

SUPPLÉMENT AU TOULONNAIS DU 22.

Dimanche, 2 heures du soir.

### PRISE DE CONSTANTINE.

Le bateau à vapeur *la Chimère*, capitaine Jannin, est arrivé ce matin et a apporté, ainsi que nous l'espérions, les rapports officiels sur la prise de Constantine.

Voici les renseignements que nous devons à l'obligeance de quelques personnes bien placées pour être exactement informées, et à nos correspondants de Bone. Si ceux de nos correspondants qui font partie de l'armée expéditionnaire ont eu le temps de nous écrire, ce qui est fort douteux, leurs lettres seront probablement restées à Bone, ou nous seront remises plus tard.

Nous pouvons, au reste, considérer dès ce moment comme authentiques les détails principaux que nous publions sur les assauts et la prise de Constantine.

Ainsi que nous l'avons annoncé, l'armée est arrivée devant Constantine le 6 octobre. Elle s'était établie sur Mansoura. De là on dirigea les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> brigades vers Kondiat-Aty ; il fallut passer l'Oued-Rummel, dont les eaux étaient très-hautes, et cette opération fut d'autant plus longue et pénible que l'artillerie de siège avait à exécuter le même mouvement.

Enfin, le 10, le temps s'était remis au beau, et les batteries furent démasquées ; mais la pluie survenue de nouveau empêcha d'ouvrir le feu.

L'armée du bey était placée derrière la montagne de Kondiat-Aty et inquiétait les travailleurs.

Le feu commença le 11 ; le lendemain 12, une brèche avait été ouverte ; le général Damrémont voulut la reconnaître avec des officiers d'état-major, un boulet le partagea en deux, et l'armée perdit ainsi son chef.

Le général Perregaux, s'étant approché du corps du général en chef pour le faire enlever, fut atteint d'une balle qui lui a emporté une partie du nez.

Le lieutenant-général Vallée, commandant l'artillerie, prit en ce moment le commandement en chef de l'armée ; il donna des ordres pour monter à l'assaut.

Dans les journées du 12 et du 13, quatre assauts furent tentés, mais inutilement ; nos troupes se virent toujours obligées de se retirer. Enfin, au cinquième assaut, la brigade Nemours s'établit dans l'enceinte ; mais là de nouveaux combats plus acharnés encore que les précédentes furent livrés, il fallut assiéger chaque maison. M. le duc de Nemours voulait arrêter le carnage ; mais comment éviter de tels malheurs dans un pareil moment ? Tout ce que le soldat furieux rencontrait en obstacle était tué.

Enfin nos troupes se sont établies dans la ville où elles attendent les ordres du gouvernement.

M. le duc de Nemours a donné des ordres pour que les chirurgiens qui ne seraient pas indispensables pour nos blessés fussent envoyés à Achmet pour soigner les Arabes.

M. le prince de Joinville est arrivé à Constantine le 15, quarante-huit heures après l'action. Il avait avec lui 3,000 hommes commandés par le colonel Bernelle, et un convoi de vivres qui a été reçu avec satisfaction, car on en aurait manqué bientôt.

On ne peut préciser encore le nombre des morts et des

bles, par contre nous aimons à croire qu'elle ne reste pas sans effet pour nos artistes, à nous. — Depuis quelque temps, le feuilleton faisait rude et bonne guerre à M. Siran, et nous voyons avec plaisir cet artiste rentrer franchement dans une voie de progrès. Déjà plusieurs parties de ses rôles sont jouées moins en dehors ; avec ce faire, on produit, il est vrai, moins de bruit et peut-être moins d'effet, mais on est plus dans le vrai et on impressionne les masses plus profondément et plus intimement. La voix, pour ainsi dire, a besoin de passer par l'âme et de s'échauffer à l'émotion du cœur, quand elle veut rendre quelque passion fougueuse, énergique, profonde.

Ce n'est pas, certes, que M. Siran manque de cette intelligence qui comprend et embrasse toutes les faces d'un caractère, qui saisit les nuances les plus délicates et habilement graduées d'une passion ; il y a, au contraire, chez lui mille qualités précieuses d'artiste des plus remarquables. Mais malheureusement M. Siran ne veut pas quelquefois faire peu, dans la crainte de ne pas faire assez. De là souvent cette manière fautive de jeter dans le drame un personnage trop en saillie, et d'absorber pour ainsi dire tout ce qui se meut autour de lui ; de là ce manque de proportion et d'harmonie dans l'ensemble du tableau, et aussi de vérité dans la position respective des personnages. — La manière large et vraie dont M. Siran joue maintenant *Robert*, *la Juive*, *les Huguenots*, est le fruit d'études plus sérieuses et dénote chez lui une volonté arrêtée de progrès, et le désir de mériter enfin les applaudissements de tout ce qui comprend l'art dignement et largement... Le public, assez juste généralement, lui tient amplement compte de ses efforts, et jamais nous n'avons vu cet artiste plus justement et plus unanimement applaudi.

M<sup>me</sup> Prévost-Colon, que nous avons entendue il y a quelque temps, se trouvant de passage à Lyon, s'est montrée dans *la Juive* et dans *Robert*. Le rôle de Rachel a été pour elle l'occasion d'un beau succès ; nous ne pouvons malheureusement en dire autant du rôle d'Isabelle, où une indisposition visible l'a privée de tous ses moyens. Nous aurions voulu l'entendre dans l'opéra-comique, où sa verve et son esprit la servent si bien.

Décidément ce ne sera qu'à Pâques ou à la Trinité que nous verrons nous arriver de Carcassonne ou de Quimperlé le fameux et introuvable ténor léger. En attendant c'est M. Fouchet qui

blesés de part et d'autre ; mais il n'est malheureusement que trop vrai que le général Damrémont et le colonel Combes du 47<sup>e</sup>, qui commandait la 4<sup>e</sup> brigade, ont été tués.

Le colonel Lamoricière a été gravement blessé ; le général Perregaux n'a pas quitté son service malgré sa blessure.

On évalue à 6,000 le nombre des Arabes qui ont péri dans Constantine. L'armée du bey est intacte, mais elle est en fuite, et les tribus qui sont hostiles à Achmet se chargeront sans doute de la battre.

Nos blessés vont être envoyés en France ; on laissera les malades à Bone.

Il n'est pas vrai que le général Vallée ait demandé des renforts.

PRÉFECTURE DU RHONE.

### DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Du 23 octobre 1837, à 2 heures 1/2 après midi.

De Toulon, le 22 octobre 1837, à neuf heures du matin. — De Constantine, le 13.

Le général Vallée au ministre de la guerre :

« Le drapeau tricolore flotte sur Constantine. L'armée est arrivée devant ses murs le 6 ; la brèche a été ouverte le 11, praticable le 12, et l'on a donné l'assaut le 13, avec la plus grande bravoure et un succès complet. L'ennemi a fait une vigoureuse résistance ; nos troupes en ont glorieusement triomphé. »

A MESSIEURS LES ÉLECTEURS DU RHONE.

Messieurs,

Dans les moments de crise politique, tout citoyen se doit à son pays, et il ne peut, sans crime, se dispenser d'apporter dans l'exercice de ses droits le tribut de ses lumières ou de son influence, afin d'écartier l'intrigue, la bassesse, la cupidité et la lâcheté qui ruinent les états.

Depuis l'établissement du système représentatif en France, les députés ont presque toujours voté dans l'intérêt du pouvoir qui les payait ; c'est ainsi qu'on a vu les lois des suspects, du double vote, de la septennalité, de l'indemnité des émigrés, d'exception, de tendance, de siège, de septembre, du jury, etc., qui toutes sont hostiles à nos libertés et à notre bien-être. Qu'ont fait ces députés pour la France, le commerce, l'industrie, l'agriculture ? Rien. A leur arrivée dans la capitale, ils se sont approchés du pouvoir, ont stipulé leurs intérêts, ceux des leurs, et ont oublié leurs commettants ainsi que leurs promesses. Il ne saurait en être ainsi pour l'avenir.

Electeurs ! votre pouvoir est immense ; vous êtes vraiment souverains ; les députés n'étant que vos délégués, vous avez tous droits sur leurs actions comme sur leurs votes ; c'est par vous que les députés étant réellement les maîtres du pouvoir, il est de votre intérêt de bien diriger votre choix, parce que de ce choix dépend le bien ou le mal que ces délégués peuvent faire et dont vous êtes responsables aux yeux du pays ; songez surtout qu'il vous serait impossible de décliner cette responsabilité qui est de tous les jours et de tous les instants.

Quel que soit l'homme que nous choisirons, pourvu qu'il soit honnête, il doit se soumettre sans difficulté et même avec plaisir à exécuter franchement et loyalement le mandat qu'il nous plaira de lui imposer ; tout candidat qui refuserait d'y souscrire doit être écarté, quels que soient d'ailleurs ses opinions et ses antécédents.

remplit, à ses risques et périls, le fatigant et double emploi de second ténor et de ténor léger. Cependant, grâce à sa bonne volonté et à son excellente méthode, il trouve le moyen de se faire assez souvent applaudir, notamment dans *Léopold de la Juive* et dans *Raimbaud de Robert*. Nous ne parlons pas de l'opéra-comique où il se montre toujours excellent acteur. Mais au nom du ciel et de votre voix, M. Fouchet, demandez à M. Provence, sinon un vrai ténor léger, du moins quelque chose d'équivalent ; car après vous nous ne voyons pas... A moins qu'on ne prenne M. D.... Alors autant voir jouer le *Mercurie galant*. — A propos du *Mercurie galant*, on prie l'unique spectateur qui se trouvait hier à la représentation de cette comédie de vouloir bien passer au bureau des récompenses.

Enfin voici poindre l'aurore des danses à caractère. La cachucha d'Ellsler, le pas espagnol des dames Noblet font fureur à l'Opéra ; et un arrêt de par le bon goût vient d'être porté, qui défend à tout danseur ou danseuse de se livrer à ces incommensurables entrechats ou pirouettes auxquels le *Dictionnaire de l'Académie* donne encore le nom de danse. Allons, M. Bartholomin, vous chargé des ronds de jambes de ces messieurs et de ces dames, préparez-nous au plus vite les cachuchas et les boléros espagnols les plus vifs, les plus spirituels, les plus fous, les plus étourdissants, et empailez, pour le cabinet des momies, tout simulacre de pirouettes passés, présentes et avenir. — M. James s'est déjà mis dans la bonne voie, et a dansé l'autre jour dans *la Muette* un pas anglais qui a été chaudement applaudi. — Depuis le succès de M<sup>mes</sup> Alexis Dupont et Noblet à l'Opéra, M<sup>me</sup> Siran et M<sup>lle</sup> Mélanie Duval ne révent que cachucha. Arrière donc ces deux ou trois éternels pas de trois ou de quatre qu'on plaque impitoyablement dans chaque grand-opéra !

Depuis quelque temps l'orchestre est souvent en défaut ; on pourrait lui demander plus de vigueur et de précision dans les forte et les bris, plus de nuances dans les andante, et plus de justesse dans les instruments à vent, notamment dans les cors. Il y a pourtant ici d'excellents éléments pour en faire le second orchestre de France. — A la dernière représentation de *Robert*, les instruments à vent qui jouent, au 3<sup>e</sup> acte, dans la coulisse, nous ont donné une bien triste idée de la musique infernale. Serait-il vrai qu'on jouât aussi faux en enfer ?

EUGÈNE D.

La chambre est dissoute! La France est enfin débarrassée de mandataires qui pour la plupart n'ont songé qu'à faire leurs affaires au grand détriment du pays. Pour juger avec connaissance de cause de la conduite de cette chambre, il suffit de rappeler ses actes.

1<sup>o</sup> Après avoir refusé les 25 millions demandés pour acquitter une prétendue dette envers les Etats-Unis, elle accorda plus tard à des obsessions que nous ne voulions pas connaître, mais qui ont dû être bien puissantes, ce que sa conscience l'avait engagée à rejeter d'abord comme injuste.

2<sup>o</sup> On demandait la conversion de la rente pour diminuer nos charges de dix millions au moins. La prise en considération n'a occasionné qu'un changement de ministère, parce que les rentes se trouvant entre les mains de la plupart des députés et hauts fonctionnaires de l'état, le maintien de la rente est un bénéfice pour eux, sans avoir à supporter aucune charge, ce qui eût offert une différence réelle d'intérêts de 2 p. 0/0, et par conséquent un avantage immense pour le pays.

3<sup>o</sup> On criait de toutes parts au gaspillage, à la dilapidation; on sollicitait de nombreuses réductions basées sur notre état de malaise et sur la crise commerciale, la tranquillité dont jouissait la France, l'état de paix, etc. Au lieu de faire droit à de si légitimes réclamations, la chambre a fait l'abandon de son droit de contrôle sur la gestion et les actes de l'autorité supérieure, et autorisé ainsi tous les désordres et toutes les violations.

4<sup>o</sup> On demandait la conservation de notre colonie d'Alger; au lieu de cela on a vu éclore le fameux traité de la Tafna, qui a couvert de honte ses auteurs bien connus, et qu'on a refusé de communiquer, quoiqu'il fut entièrement consommé. La chambre n'a point exigé cette communication.

5<sup>o</sup> Cette chambre a contribué par sa faiblesse, ses tergiversations, ses frayeurs vraies ou simulées, à augmenter l'insolence des prétentions extérieures dirigées contre notre industrie, notre commerce, les productions de notre sol et nos libertés.

6<sup>o</sup> Elle a accordé des dotations telles qu'un million pour la reine des Belges, deux millions de rente à l'héritier du trône, un million pour les frais de noces.

7<sup>o</sup> Elle a voté les lois de septembre, du jury et autres, tout aussi attentatoires à nos droits et à nos libertés.

8<sup>o</sup> Elle a voté au pas de course et sans aucune réduction les budgets énormes et monstrueux qui nous écrasent.

9<sup>o</sup> Et enfin, en récompense de ses votes, elle a obtenu pour elle et les siens des recettes générales, des ambassades, des présidences de cours royales, des grosses épauettes, des sièges à la chambre des pairs, à la cour de cassation et à celle des comptes; des sièges dans les tribunaux inférieurs, des perceptions, des bureaux de tabac, etc., pour les électeurs complaisants qui avaient contribué à la nomination de la plupart de ses membres.

Or, je vous le demande, ces députés fonctionnaires qui perçoivent 3, 5, 10, 15, 20, 25, 30, 40, 50, 60 et 80 mille francs par an sur le budget, sont-ils bien aptes à contrôler les dépenses d'un ministère? Le présumé serait duperie.

Il résulte de cet exposé que la nomination d'un député salarié entraîne nécessairement la continuation de tous les abus dont nous avons à nous plaindre et l'impossibilité matérielle d'aucune diminution de nos charges.

Electeurs! il est temps de mettre un terme à tant de scandales, et cela ne dépend que de nous. Réunissons-nous, concertons-nous, et n'accordons notre suffrage qu'à l'homme qui s'engagera solennellement, publiquement et par écrit :

1<sup>o</sup> A ne recevoir de l'Etat ni honneurs, ni places, ni pensions, ni gratifications pour lui ou les siens ;

2<sup>o</sup> A solliciter continuellement et à la tribune la diminution de tous les impôts et spécialement de ceux qui pèsent sur la classe ouvrière et pauvre de la nation ;

3<sup>o</sup> A refuser toute demande de dot, d'apanage, de dotations, pensions, gratifications, suppléments, etc., de quelque nature que ce soit, qui serait faite par le pouvoir ou ses délégués, attendu que Louis-Philippe, la veille de son avènement au trône, a abandonné à ses enfants la nue-propiété de tous ses biens.

4<sup>o</sup> A voter des chemins de fer, des routes et tous autres moyens de communication d'un département à l'autre et à augmenter nos richesses avec les facilités d'écoulement de nos denrées et de nos produits ;

5<sup>o</sup> A n'accorder ni crédits supplémentaires, extraordinaires, complémentaires, etc., dont l'utilité et la nécessité ne seraient pas reconnues ;

6<sup>o</sup> A refuser toute allocation de fonds secrets et autres dépenses scandaleuses qui ont justement et depuis trop long-temps révolté la conscience publique ;

7<sup>o</sup> A demander toutes les améliorations dont le pays a besoin sous tous les rapports ;

8<sup>o</sup> A solliciter la réforme électorale, l'abolition de tout cens d'éligibilité et l'admission à l'électorat de toutes les capacités reconnues ou présumées ;

9<sup>o</sup> A voter publiquement dans toutes les occasions ;

10<sup>o</sup> A voter la réduction de l'armée sur le pied de paix ;

11<sup>o</sup> A solliciter la régularisation de notre conquête d'Alger et la colonisation définitive de pays qui peuvent devenir si utiles à la France sous tous les rapports ;

12<sup>o</sup> Et enfin à rendre un compte exact et détaillé de toutes ses opérations législatives.

Voilà, messieurs, le seul moyen d'obtenir le redressement de nos griefs et une véritable représentation nationale.

Un électeur.

On nous écrit de Mâcon :

« Les électeurs patriotes des deux arrondissements électoraux de Mâcon s'entendent admirablement bien cette année. Le premier collège porte ses suffrages avec plus de chances de succès que jamais sur l'honorable M. Mathieu, de Mâcon, dont le patriotisme pur et éclairé assure la réélection.

» Les électeurs du 2<sup>e</sup> collège réunissent leurs suffrages sur M. Duréault, ancien député, juge de paix du canton de St-Gengoux-le-Royal, qui a également fait ses preuves de patriotisme et d'indépendance dans l'avant-dernière chambre, et auquel il n'a manqué que deux voix en 1834 pour l'emporter sur son compétiteur, M. de Lacharme, que sa nullité parlementaire et sa molle condescendance pour toutes les volontés ou désirs ministériels ont rangé parmi les hommes du centre les plus obscurs, les plus muets et les plus dévoués.

» M. de Lamartine se présente, dit-on, de nouveau, comme en 1834, dans les deux collèges de Mâcon ; mais son élection, qui paraît assurée à Bergues, sa parole donnée d'opter, comme il l'a toujours fait, pour cet arrondissement, et par-dessus tout sa conduite parlementaire dans la dernière session, lui ont aliéné les suffrages des Mâconnais. L'élection des deux candidats de l'opposition paraît donc assurée à Mâcon. »

(Patriote de Saône-et-Loire.)

On nous écrit de Louhans :

« Dans une tournée qu'il a faite dernièrement dans l'arrondissement de Louhans, M. Chapuys-Montlaville a été reçu avec l'empressement et l'affection dus à son dévouement aux intérêts du pays. Dans plusieurs réunions tout amicales, M. Montlaville a adressé des allocutions à la fois fermes, modérées, et qui ont été généralement goûtées.

» M. Chapuys-Montlaville s'est arrêté chez l'un des hommes les plus honorables de l'arrondissement, M. Pelletier. Un banquet a eu lieu à cette occasion. M. Pelletier y a prononcé un discours remarquable par l'expression franche et chaleureuse d'opinions progressives. L'ancien député de Louhans y a répondu par une improvisation qui a obtenu l'assentiment unanime des électeurs présents. La réélection de M. Chapuys-Montlaville est regardée comme certaine. »

(Idem.)

Le nommé Glatard, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour vol commis de nuit, sur un chemin public, par deux personnes, a subi aujourd'hui la peine de l'exposition. C'est un homme de haute stature, taillé en hercule ; sa tête était penchée, ses yeux fermés, sa figure froide et impassible.

Paris, 22 octobre 1837.

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU CENSEUR.)

M. Paillard-Ducléré, député de l'arrondissement de Château-Gontier (Mayenne), est comme on sait beau père de M. de Montalivet, ministre de l'intérieur. Sa grande fortune et l'influence de son gendre l'ont jusqu'à ce jour constamment fait réélire ; mais il paraît que cette année l'appui de M. de Montalivet ne sera pas suffisant pour assurer la réélection de M. Paillard-Ducléré, car il abandonne la candidature de la Mayenne pour se présenter dans la Sarthe, au 3<sup>e</sup> collège du Mans, où la retraite de M. Vallée lui fait espérer un succès plus facile qu'à Château-Gontier : or, il est à peu près certain que dans ce collège il n'y a place que pour un opposant.

— Deux personnages, de noir vêtus et parés du ruban rouge, se sont présentés avant-hier dans un café voisin de l'Opéra.

« Le chef de l'établissement ? dit l'un d'eux. — C'est moi, répond un vieillard vert encore. — Monsieur, un grand nombre d'électeurs veulent maintenir dans la députation M. Jacques Lefebvre, connu par ses services comme banquier et par son patriotisme comme homme public. Son plus grand désir serait de vous compter au nombre de ses amis. »

Nous garantissons les termes de cette dernière phrase. Pour la phrase d'introduction, nous en garantissons l'esprit.

« Messieurs, dit le maître du café d'un ton poli mais bref, j'ai toujours voté pour M. Jacques Laffitte. Aujourd'hui encore, ne dut-il avoir que ma voix, il l'aura. Les électeurs qui l'ont sacrifié ou qui le sacrifieraient à un autre sont des ingrats. Je ne connais pas le monsieur dont vous parlez. C'est sans doute un très-honnête homme ; mais je ne sache pas qu'il ait perdu une immense fortune au service de son pays, et qu'il cherche courageusement à se refaire une position qui vienne en aide à celle d'autrui. »

Les deux visiteurs se retirèrent, non sans quelque honte ; car, si la demande avait été faite à voix basse, la réponse avait été faite à haute voix et plusieurs personnes l'avaient entendue.

Quels étaient ces courtiers d'élections ? On ne le sait pas encore exactement ; mais l'un d'eux annonçait de 55 à 58 ans et avait les cheveux quelque peu blancs : M. Jacques Lefebvre doit le connaître comme lui-même.

Il est probable que d'autres démarches n'ont pas été plus heureuses, car le *Journal des Débats*, dans son dernier numéro, fait de M. Jacques Lefebvre un éloge qui peut passer pour un article nécrologique.

— Le *Journal de Paris* ayant publié contre M. Cormenin une lettre aussi naïve que calomnieuse, M. Cormenin s'est borné à en demander l'insertion au *Journal du Loiret*, feuille de l'opposition. Chacun, après avoir lu la lettre en question, trouvera que l'honorable adversaire des lois d'apanage s'est vengé bien cruellement.

M. Cormenin a fait d'ailleurs acheter un grand nombre d'exemplaires du pamphlet de police intitulé *la Liste civile dévoilée*, dirigé contre lui, et il les a distribués aux électeurs de son arrondissement.

— Dans le département de la Seine, où l'instruction primaire comprend, comme ailleurs, les salles d'asile, les écoles communales et les classes d'adultes, les salles d'asile ouvertes au 1<sup>er</sup> janvier 1837 étaient au nombre de 37 qui recevaient 6,715 enfants ou environ 180 enfants par asile. On projette de nouvelles salles dans les communes rurales ; dépense, 49,500 f.

Au 1<sup>er</sup> janvier 1837, les écoles communales étaient au nombre de 259.

Le nombre des élèves admis dans les écoles d'enfants existantes est en tout pour le département de 32,017.

Au 1<sup>er</sup> janvier 1837, il y avait dans le département 53 classes d'adultes pouvant recevoir 8,456 élèves. 17 communes rurales doivent en ouvrir encore.

Pour compléter l'ensemble de ce plan d'instruction, le conseil-général a créé 12 bourses entières à l'école normale établie à Versailles pour les institutions primaires.

— M. Thiers a diné hier à Trianon, et c'est cette nuit qu'il est parti pour Lille.

— M. Poupardin, protestant, maire de Marcilly (Loiret), est mort il y a quelque temps. On l'enterra avec tous les honneurs dus à son titre, mais au milieu de ses défunts administrés. O scandale ! A cette nouvelle, le zèle de M. le curé de Marcilly se réveille, et il finit par obtenir du nouveau maire la permission d'exhumer le corps de l'hérétique qu'on a osé placer au milieu des fidèles. En effet, quarante jours après, le corps de M. Poupardin est retiré de sa tombe et relégué dans un coin maudit du cimetière.

C'est la seconde fois dans l'espace d'un mois que pareille permission est accordée. Ne nous croirait-on pas revenus au XVII<sup>e</sup> siècle ?

— Les électeurs de l'opposition de l'arrondissement de Bernay tiennent à honneur de réélire cette année M. Du-Dans l'impossibilité d'empêcher son élection à Bionne, la préfecture use de tous les moyens possibles pour la faire échouer à Bernay ; mais ce sera sans succès. M. Dupont (de l'Eure) l'emportera sur M. Auguste Leprévost, dont la bonne volonté pour les ministres ne s'est démentie qu'une seule fois, à l'occasion du projet de disjonction.

— A Alby, la défaite du ministère est si certaine, qu'il n'ose pas lutter avec un candidat de son choix ; aussi, pour tâcher d'empêcher l'élection du docteur Campayre, homme du progrès, il est forcé d'abandonner M. le vicomte Decazes, candidat M. Taroux, avocat-général à Toulouse, qui voterait avec la gauche dynastique.

— On écrit de Barbezieux (Charente) que M. Levraud, médecin, ancien député ministériel, sera réélu à la place de M. Tesnière, procureur du roi, doctrinaire abandonné par la préfecture, au profit de M. Ganivet, conseiller de préfecture. A Confolens, le colonel baron du Limbert se retire de la lutte ; M. Tesnière espère lui succéder, mais il a aussi peu de chances qu'à Barbezieux.

— A Elbeuf, le juste-milieu espère faire passer, avec l'aide des légitimistes, M. Victor Grandin, fabricant de draps, gendre de M. Fouquier-Long, ancien député légitimiste ; mais l'opposition est trop forte dans ce collège pour que le ministère et les légitimistes puissent espérer un succès.

— L'opposition, à Sarrebourg, a adopté pour son candidat M. Marchal qui a représenté avec honneur le département de la Meurthe ; ses concurrents, MM. Riston, conseiller, et Henriot, avocat-général, n'ont pas de chances. La lutte s'établira entre M. Marchal et M. Colle, avoué et maire de la ville.

## Faits Divers.

*Bulletin indicatif des corps pour lesquels les engagements volontaires peuvent être reçus.*

Les 3<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup>, 43<sup>e</sup>, 44<sup>e</sup>, 50<sup>e</sup>, 51<sup>e</sup>, 53<sup>e</sup>, 54<sup>e</sup>, 55<sup>e</sup>, 60<sup>e</sup> et 64<sup>e</sup> régiments d'infanterie de ligne ;

Les 6<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> régiments d'infanterie légère ;

Les régiments de carabiniers ;

Les 1<sup>er</sup>, 5<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> régiments de cuirassiers ;

Les 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> régiments de dragons ;

Les 3<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> régiments de lanciers ;

Les 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> régiments de hussards ;

Les 6<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, et 14<sup>e</sup> régiments d'artillerie ;

Les 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> escadrons du train des parcs d'artillerie ;

Le 1<sup>er</sup> régiment du génie.

Le bataillon d'ouvriers d'administration ;

Les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies d'ouvriers des équipages militaires.

Les jeunes soldats des classes de 1833, 1834 et 1835, appartenant à l'armée de terre (suivant l'arme à laquelle ils auront été affectés), sont également admis à devancer la mise en activité pour les régiments, bataillons et compagnies indiqués ci-dessus.

Toutefois, les engagements volontaires, ainsi que les devancements de mise en activité pour les compagnies d'ouvriers des équipages militaires, ne seront reçus que sur la production d'un certificat de capacité délivré par un capitaine de ces compagnies, ou de celles d'ouvriers d'artillerie et du génie.

A l'égard des corps pour lesquels les engagements volontaires et les devancements d'appel ne sont pas ouverts, il n'en sera reçu qu'en vertu de l'autorisation du ministre spécial.

Cette disposition est également applicable aux jeunes soldats de la classe de 1835 destinés aux régiments d'infanterie de la marine.

Copie de ce bulletin a été communiquée par MM. les préfets à MM. les maires, et par les maréchaux-de-camp aux officiers de gendarmerie et aux commandants des dépôts de recrutement.

— Dans les cercles diplomatiques de Londres, on s'est entretenu, pendant les derniers jours de la semaine qui vient de s'écouler, d'une circonstance assez curieuse et qui prouverait, s'il en était besoin, la participation de la cour de Portugal et de la reine dona Maria elle-même à la tentative chartiste qui vient d'échouer. Une maison de banque anglaise, qui avait eu anciennement des rapports d'intérêt avec le Portugal, a avancé, il y a trois ou quatre mois, au duc de Palmella et à des délégués des maréchaux Saldanha et Terceira, une somme qui dépasse, dit-on, 40,000 livres sterling. Cette avance n'avait été consentie que sur des lettres de dona Maria et du prince Ferdinand, moyennant dépôt préalable de diamants et bijoux appartenant à la couronne de Portugal.

Maintenant, le gouvernement de Lisbonne ayant refusé de reconnaître la dette, et les objets donnés en nantissement se trouvant d'une valeur moindre que la somme prêtée, le banquier anglais s'est adressé à lord Palmerston pour obtenir, moyennant l'intervention de ce ministre, qu'il soit fait droit à ses réclamations. Mais il a annoncé en même temps l'intention de faire vendre publiquement les bijoux et d'imprimer les pièces dont il est dépositaire, si cette affaire n'était pas promptement arrangée.

Extérieur.

Une lettre écrite de Berlin exprime le jugement sur le grand camp de Wossnesensk : l'empereur Nicolas a voulu imposer à l'Europe occidentale un grand déploiement de forces militaires, il a manqué l'effet ; car on sait fort bien, par toute l'Europe, que le mouvement russe peut réunir une armée considérable, qu'il possède une cavalerie, et que ses colonies militaires sont admirablement organisées pour lui assurer, sous ce rapport, de nombreuses ressources. Mais ce qu'on sait bien aussi, c'est que l'empereur ne peut pas en mouvement ces masses énormes, il faudrait à la disposition des moyens pécuniaires qu'elle n'a pas, ou du moins qu'elle n'a pas encore, et que la population, c'est-à-dire le plus élément des forces productives de ce vaste empire, ne peut pas à son étendue, ni à l'appareil de puissance militaire qu'elle possède avec tant d'ostentation et avec une préférence poussée quelquefois jusqu'au pueril. Mais enfin l'empereur s'est donné là un beau spectacle : il a fait manœuvrer une armée de soixante mille cavaliers, il a nommé la grande-duchesse Marie colonel d'un régiment de cuirassiers ; il a distribué les grades supérieurs dans l'armée russe à l'archiduc Jean d'Autriche et aux deux princes prussiens qui ont assisté aux manœuvres de Wossnesensk, ce qui, du reste, ne calme pas du tout les inquiétudes des cabinets de Vienne et de Berlin. Il y a eu à toute sa fougueuse passion pour le mouvement, le théâtre, le théâtre ; il a posé pendant dix jours dans une ville du gouvernement d'Ekaterinoslaf, et il a, comme on le voit, joué des applaudissements de son parterre, que d'habitude on ensuite répétés de distance en distance, dans l'étendue du continent. Il y a bien un revers de médaille. Ce grand spectacle a coûté fort cher ; le territoire des colonies militaires en souffrira beaucoup par suite des énormes réquisitions de chevaux, de bois, de matériel de toute espèce, et on a frappé les populations, et qui ont arrêté sur un grand nombre de points les travaux de l'agriculture.

Nous n'ajoutons pas une foi entière aux récits que l'on a faits de l'envahissement des jeunes Polonais, et des scènes sanglantes auxquelles il aurait donné lieu ; mais nous ne croyons pas que le despotisme aussi vigoureusement organisé que celui de Russie soit très-scrupuleux sur les moyens d'accomplir l'obligation quel qu'il puisse être. Cet objet, depuis que le village de Wossnesensk avait été choisi pour une grande et pompeuse représentation militaire, était d'accumuler, pour un grand nombre, pour la suite de l'empereur, pour la cour de l'impératrice, pour les princes et les généraux étrangers, à s'y rendre, non-seulement toutes les nécessités de la vie, mais toutes les somptuosités d'une longue et immense cour. Aussi a-t-on dépouillé fort loin à la ronde, et surtout dans l'ancienne Pologne, les domaines et les châteaux, les meubles, de la vaisselle, des serviteurs, de tout ce qui enfin qu'il fallait concentrer à Wossnesensk, pour y recevoir pendant quinze jours une large et fastueuse hospitalité. On avait fait venir les princes et généraux allemands invités à ces solennités militaires n'ont pas cherché à savoir ce qu'ils coûtaient au trésor impérial, et si, pour leur donner un éclat, l'action d'un despotisme irrésistible ne s'était pas exercée un peu plus durement aux populations. Ils rentrent dans leurs habitudes modestes, émerveillés et étonnés ; c'est à peine s'ils commencent à s'apercevoir de la fatigue du voyage, et à se demander, en comparant les déserts qu'ils ont traversés avec l'abondance et le luxe qu'ils ont trouvés à Wossnesensk, s'il n'y a pas quelque charlatanisme dans toutes ces pompes. Néanmoins c'est un mot que l'on entend tout bas en Allemagne à l'occasion de ces revues si solennelles ; et qui sait ? peut-être ceux-là même que l'empereur convie sont-ils les premiers à le prononcer au retour. Les princes sont si ingrats !

Quoi qu'il en soit, l'empereur de Russie est déjà bien loin du point de sa gloire. Il veut aller à Tiflis, dans les provinces caucasiennes, et nous connaissons tels de ses fidèles serviteurs qui ont craint un instant qu'il ne s'obstinât à traverser l'Asie, au risque de s'y faire enlever par un parti de ces sauvages et indomptables Tcherkesses. Quand l'empereur aura-t-il Tiflis, s'il étend jusque là son voyage, il reviendra pas quelques mois à Moscou, pour remplir la promesse qu'il a faite aux habitants de cette ancienne capitale, centre et foyer de la nationalité russe.

La marine russe, dont on parle moins que de l'armée, ne cesse de s'accroître et de se perfectionner. Il n'y a pas encore un mois qu'on a lancé à la mer deux nouveaux vaisseaux de guerre, le *Volga* et le *Constantin*, l'un de 84 et l'autre de 76 canons, construits d'après les méthodes les plus récentes et en employant toutes les améliorations introduites par le génie des Français dans ce genre de travaux.

Variétés.

LA VIE PROSAÏQUE.

J'étais mère de famille, j'aurais peine à ne pas cordialement louer lord Byron et les écrivains de son école. Ce que les écrivains de l'un, les paradoxes assez médiocrement parés des autres, ont gâté de caractères heureux et compromis d'existence qui s'annonçaient paisibles, est incroyable. Depuis une dizaine d'années, que de bons jeunes gens, venus au monde avec des devoirs de l'homme, voués de position, de position, d'intelligence aux petits intérêts, aux plaisirs calmes, supportables des joies et des tristesses humaines, mais dénaturés par de retentissants sophismes, ont à l'instar de Dieu, et voulu imiter, contre vent et marée, les modèles trouvés dans les chansons trop applaudies des poètes. Lord Byron fut le dieu, le pontife d'une religion nouvelle ; il devint l'évangile et presque le journal des modes de cette jeunesse folle : les uns s'en prenaient aux créations, les autres au créateur. Que de Manfreds s'indignant d'écrire sur leur timbre dans les études de procureurs, lorsqu'ils se sentaient appelés à rêver aux mystères du néant, par une nuit sombre sur les plus hauts domaines de l'aigle et du chamois !

Childe-Harolds, sous toutes les mansardes, dans toutes les villes de Paris, envieux de bouleverser, d'épouvanter, d'enfermer le monde, et ne daignant pas s'apercevoir qu'il suffisait pour cela trois choses, sans compter le génie, d'un vieux château dans le Nottinghamshire, un siège à cheval haute et quelques milliers de livres sterling à jeter dans les orgies de Newstead-Abbey, sur le sable du désert, sur les rives de la mer Ionienne ! Il fallut être lord Byron pas Byron l'homme, c'était trop peu, mais Byron le poète, écrire, penser, aimer, agir, vivre comme lui. On a vu ces pauvres petits diables du malheur et des blasphèmes, des courses lointaines sur un noble vaisseau, des comesses Guiccioli et d'écrasantes passions. Ils se rendent très-ridicules d'abord, et ici nous

ne pouvons plus rire, très-malheureux. Le malheur est encore à plaindre et réel, lors même qu'un rêve en est seul la cause. Bientôt ils se trouvent las et désespérés. C'est tout simple : éblouis par d'imprudentes paroles, ils ont abandonné et perdu leur voie prédestinée pour suivre orgueilleusement un plus rude chemin ; mais à peine sur cette route nouvelle, ils sentent tomber leur puissance factice, il faut s'arrêter. Des humbles devoirs qu'ils ont dédaignés ils ne savent plus rien ; des hallucinations passagères qui leur ont promis la gloire, l'autorité, la lyre du poète, l'épée du chef ou la voix du tribun, ils n'ont gardé qu'un humiliant souvenir. Dans un délire de fièvre, mille fantômes de pensées grandes leur sont apparus vaguement, dont ils n'ont pu saisir que de vains lambeaux ; et ces lambeaux, encore ont-ils manqué de couleurs éclatantes pour les vêtir, manqué de force pour les garder et les mûrir. Le génie a glissé dans leur âme débile, comme un poisson glisse des mains du pêcheur et plonge sans retour dans l'abîme sans fond. Ils se sont habillés de sublime des pieds à la tête, pour les moindres besoins de la vie privée ; ils ont voulu que tout autour d'eux fût toujours sublime, amis, parents et femmes, et le genre humain entier.

Le sublime ainsi prodigué, devenu en quelque sorte ustensile de ménage, est chose dangereuse, ridicule et de courte durée. Le magnifique vêtement trop étroit s'use, craque et se déchire à chaque mouvement du corps, à chaque lumière de l'esprit. Sans comprendre pourquoi, ils l'ont senti, et voilà qu'enfin, dégoûtés des autres, dégoûtés d'eux-mêmes, altérés d'un breuvage qui n'est pas pour leur soif, ils restent dans une position fautive, entre leurs forces et leurs désirs, à se désespérer.

Qu'arrive-t-il alors ? Il y en a qui poussent jusqu'au bout leur triste plagiat. Plutôt que d'avouer qu'ils ont été ridicules, plutôt que de renoncer à leur chimère, ils se tuent, insensés égoïstes, sans songer à ceux qui les aiment ; et leur dernier soupir est une parole d'orgueil, une malédiction sur le monde qui n'a pas voulu les guérir, c'est-à-dire les admirer, c'est-à-dire leur donner une place qu'il faut prendre pour l'occuper dignement. En conscience, le monde ne leur devait rien, et leur mort ne mérite jamais qu'une sévère pitié.

Tous heureusement ne font pas ainsi, beaucoup guérissent, c'est même le très-grand nombre, je le sais ; mais il en est peu dont la nature soit assez forte pour se redresser à sa candeur première : comme un jeune arbre qu'on a long-temps courbé, ils gardent le pli et la trace du lien. Ces cervelles sont construites à ne jamais loger que peu d'idées ; celles qui une fois y sont entrées, fausses ou vraies, bien rarement en sortent. Elles peuvent avec le temps s'endormir, se rapetisser ; elles ne restent pas moins là, toujours à la gêne des autres plus saines et plus douces qui pourraient se présenter. C'est une pierre d'attente pour les passions et les erreurs à venir, sœurs d'un autre âge auxquelles elles tendent déjà la main.

De retour en province, le jeune byronien consent bien à plaider ses causes, à visiter ses malades, à fumer son champ, à faire payer ses clients et ses métayers ; plus tard il se mariera, et sera certainement assez honnête homme pour mériter l'estime de ses concitoyens ; mais, qu'on ne s'y trompe pas, il a gardé un levain fatal qui lui fera négliger beaucoup de choses essentielles, beaucoup de ces devoirs que le monde ne défend pas d'oublier, mais qu'une grande et vigilante justice a soin qu'on n'oublie jamais en vain, et sans faire supporter plus tard un expiatoire chagrin.

Cette infirmité qui reste de la maladie byronienne guérie, c'est un superbe dégoût de la vie de province, violente, endormie, c'est-à-dire forcement décente et un peu prude ; car elle est surveillée, ce qui n'est point un mal : vie sans enivremens, sans poésie, sans beaux-arts ! (Hélas ! les beaux-arts, qu'en voulez-vous faire ?) C'est un immense dédain des vulgaires choses, des indignes soins où sont obligés de s'enchaîner l'âme du poète et la capacité du héros de roman ; c'est encore un lyrisme mépris des communes et bourgeoises vertus qu'on rencontre autour de soi, vertus trop basses pour un grand cœur, couronnes trop simples pour un front qui a dû autrefois porter les resplendissantes auréoles du génie.

Certes, il est facile de comprendre le trouble, le malaise d'une vie ainsi désorganisée, gaspillée sans éclat, jetée hors de sa voie, forcée de cheminer dans une ornière boueuse à côté de la route plus sûre et plus douce dont elle a conscience et souvenir. Les grands malheurs suivent les grandes fautes, et sont comparativement rares comme elles ; mais les fréquentes petites fautes sont chaque jour expiées par les petits supplices, et ceux-là ne sont pas les moins pénibles à supporter. Ils ne tuent pas, ils gênent, ils fatiguent, ils humilient ; ils jettent la préoccupation et l'ennui dans les heures les plus douces : c'est un mouchoir qui bourdonne continuellement à l'oreille et qui tient la pensée en échec ; c'est un grain de sable qu'on s'irrite de ne pouvoir ôter de sa chaussure, et qui suffit pour enlever toute leur grâce aux plus frais paysages du chemin.

Qu'on interroge cependant sur ces souffrances inapparentes et tout intimes les hommes qui les ressentent le plus, l'on sera étonné de voir combien ils se trompent sur l'origine et la nature de leur mal. Ces chagrins, ces regrets, ces impuissances ne sont à leurs yeux que de l'ennui qu'ils attribuent tout sérieusement à l'absence des passions fiévreuses et des violentes émotions autrefois rêvées. J'en ai entendu se plaindre des calmes douceurs de leur existence : « Mon Dieu, que ma vie est facile ! que mon pain est commodément gagné ! comme de toutes parts on m'aime ! Mon Dieu que cela me fait souffrir ! — Ne me donnez-vous donc jamais des ennemis acharnés, un pain amer et de poignantes douleurs !... Faites donc quelque chose pour moi, mon Dieu ! — Mon âme a besoin d'infortunes ; elle se rouille, elle se meurt dans cette éternelle et prosaïque tranquillité ! »

Le prosaïsme ! Il est remarquable que pour exprimer ce grand grief contre la vie ordinaire, contre la vie de province surtout, il faille employer un mot en quelque sorte mystique, et sous lequel ne se cachent que des idées de convention.

Ah ! malheureux, qui vous égarez, qui vous ennuyez, qui trouvez la vie prosaïque, regardez-la de plus près cette vie, étudiez-la. Étudiez ses devoirs, tâchez de vous élever à la pratique constante de ses vertus qui vous semblent puériles, chargez vos bras et votre cœur du doux fardeau de la famille, et puis vous verrez si jamais les poètes vous ont révélé une poésie qui approche de cette poésie, s'ils ont jamais dépeint des malheurs et des joies comparables à ces malheurs poignants, à ces ivresses saintes. Vous verrez, pour parler votre langage, si la malédiction orgueilleuse du démon vaut le suave cantique que murmure la harpe de l'ange béni.

Je connais, au fond d'un département lointain et obscur, une petite ville entourée de collines, d'arbres et d'eau ; les maisons en sont mal bâties, les rues étroites, les habitants illettrés ; les champs qui l'environnent sont peu fertiles ; la rivière coule lentement dans un lit resserré ; l'église elle-même est une mesure barbare. On est là à cent lieues de Paris, mais à plus de mille lieues de l'Opéra, du boulevard de Gand et des œuvres de lord Byron. Les troupes de comédiens nomades y passent sans s'arrêter. Un libraire s'y établit jadis, aux grandes acclamations d'une quinzaine de personnes qui ont fait le voyage de la capi-

talé et qui lisent à distances raisonnables les feuilletons du *Constitutionnel*. Mais l'humble desservant des muses contemporaines fut au bout de trois mois obligé d'abdiquer : la canelle, l'indigo, le poivre et le fromage ont remplacé sur les rayons de sa boutique le Voltaire et le Rousseau complets qui régnaient là entourés d'une centaine de romans nouveaux. C'est un pays où l'on fait bénir en grande pompe par le curé les maisons nouvellement bâties, où personne ne manque à la messe du dimanche ; où la jeune fille qui a failli ne trouve plus d'époux, où l'on rougit lorsqu'il faut saluer en plein jour un homme de mœurs relâchées ; c'est un pays pour long-temps fermé à toute espèce de génie littéraire ; c'est le plus prosaïque de tous les pays.

On peut imaginer les lamentations et l'éloquence que font là-dessus quelques jeunes hommes revenus de Paris avec des idées poétiques, et qu'une uniforme oisiveté rassemble chaque jour au seul café de l'endroit ; mais ce n'est pas d'eux que nous devons nous occuper.

Il y a quinze ans, Etienne Thorin revenait aussi de Paris et rentrait dans sa ville natale, mais le cœur triste : son père était mort. Sans fortune et sans appui, sa mère avait désiré sa présence. Il accourait pour reprendre auprès de cette vieille dame, femme d'un caractère austère et froid, des habitudes d'obéissance qu'il savait lourdes, et pour commencer une carrière moins brillante que celle qu'il avait d'abord embrassée.

Jeune, ardent et gai, ne manquant ni d'intelligence ni de protecteurs, Etienne avait raisonnablement pu espérer à Paris une position douce et honorable. Quelque présomption, assez de facilité, beaucoup d'éloges, lui permettaient même de rêver les applaudissements littéraires ou l'influence politique ; et je l'ai quelquefois entendu s'accuser d'une *Callirhoé* en cinq actes et en vers, dont le mérite, selon lui, n'était surpassé que par un plan de constitution, fruit des loisirs et des méditations de sa vingt-deuxième année.

Ces trésors, ces moissons précoces de son esprit ne l'empêchèrent pas d'entrer, sinon gaiment, au moins avec courage, chez un vieux notaire dont il espérait plus tard acheter la charge, et sa vie se trouva ainsi fixée bien loin de son premier but. Dire qu'il n'éprouva ni regrets du passé ni crainte de l'avenir, ne serait pas lui rendre justice ; mais ceux qui ont accompli un devoir austère savent seuls la force qu'inspire à l'homme le sentiment de l'œuvre qu'il veut mener à bien. Or, il s'agissait pour Etienne d'affirmer son existence et d'assurer la vieillesse de sa mère contre le besoin. Bientôt le poète relut moins souvent sa tragédie ; l'habitude des plaisirs de Paris, le jeune ambitieux, ne rêva, n'ambitionna plus que la science du *parfait notaire* et le bonheur de rédiger beaucoup de contrats. Il travaillait toute la semaine, et le dimanche, lorsque le ciel était beau, il se sauvait dans les bois de grand matin, un livre sous le bras. Ces bois sont charmants ; il faut les aller chercher un peu loin ; mais arrivé sous leur ombre, nul ne songe à regretter ses pas. La nature y prodigue tous les accidents qui font si bien dans ses vastes tableaux. Au milieu des richesses de l'été, le rêveur qui s'égare dans ces solitudes rencontre, couché sur l'herbe et blanchi par le temps, le tronc de quelque vieux châtaignier qu'a brisé la foudre. Si le silence est trop prolongé, la hache du bûcheron vient le rompre avec une solennelle monotonie ; une chèvre se suspend aux flancs ronceux du rocher ; la chanson mélancolique du père, par intervalles, se mêle au bruissement des feuilles, et là-bas cette eau qui coule unie et claire sur son lit sablonneux, se brise contre une ruine chargée de mûriers sauvages, de mousse et de souvenirs. Etienne admirait. Puis, trouvant quelque place à sa fantaisie, où s'épanouissaient de sveltes églantiers, où jouaient la lumière et l'ombre, où murmurait le ruisseau, il s'asseyait en prenant soin de ne pas écraser les touffes de pâquerettes et de soucis des champs qui fleurissent dans le gazon, et il ouvrait alors son livre. Ce livre, — oh ! n'en riez pas ! — il le lisait et relisait avec ardeur ; c'était sa vie, son indépendance, le pain de sa mère, le poème tout entier de son avenir ; c'était quelque gros et savant traité de notariat.

L'été passa ainsi, puis l'automne, puis l'hiver, puis enfin toute l'année passa douce, laborieuse... inaperçue. Notre apprenti avait tant étudié, si bien mis à profit son intelligence, qu'il était désormais en état de conduire lui-même l'étude et de succéder à son patron ; le patron ne demandait pas mieux. Par malheur, il fallait plus d'argent que n'en réunissaient toutes les ressources du jeune homme, et un jour sa mère termina par ces paroles un entretien où ils avaient, pour la millième fois, supputé tout ce qu'ils pourraient réunir : « Etienne, il faut te marier. » — Le jeune homme rougit sans répondre.

Au bout de quelques instants, il quitta sa mère et courut au bois ; cette course était doublement extraordinaire. Il s'en fallait de deux ou trois jours qu'on ne fût au dimanche, et Etienne n'emportait pas son livre.

Voici le secret de ces grands événements :

Au commencement de l'hiver, une petite vieille maison qu'on voyait parfaitement bien des fenêtres de l'étude avait reçu de nouveaux habitants, et tout-à-coup ses murs noirs avaient, sans qu'on pût dire comment, pris une physionomie nouvelle. On ne les avait ni grattés ni blanchis, on n'avait pas réparé les lézardes qui s'y dessinaient en longues lignes brisées, on n'avait pas remplacé par d'élégantes persiennes les vieux volets criards et mal joints ; cependant la maison semblait gracieuse, jeune et vivante.... Cette transformation soudaine était le miracle d'un rideau de mousseline blanche appendu aux vitres, et d'un frais visage de jeune fille, orné de cheveux blonds, qui parfois s'encadrait dans l'étroite croisée, mais que la rigueur du froid empêchait d'y rester long-temps. Etienne alors se surpréna à désirer le printemps avec une incroyable ardeur.

Le printemps vint. La fenêtre avait paru jolie jusque là ; mais ce fut bien autre chose : — aux premiers soleils d'avril, elle fleurit comme les jardins et les bois. Des lisérons, grimant de chaque côté, l'entourèrent d'un berceau de clochettes roses et bleues. Un parterre de deux pieds de long, sur six pouces de large, s'improvisa sur le rebord de pierre, et cent fois le jour la jeune fille venait étudier avec curiosité les progrès du réséda qu'elle y avait semé. Ce que voyant, Etienne regretta vivement la mort d'un pied de réséda magnifique qu'il avait vu, l'an passé, au seuil de sa porte, et qu'un jour en passant avaient brouté les moutons.

Il résulta de tout cela qu'Etienne devint très-assidu à la messe ; que pendant la semaine il eut assez volontiers quitté l'étude et les contrats pour suivre à la promenade la jeune fille et sa mère, et que le dimanche, bien qu'il emportât toujours son gros livre au bois, il n'en rapportait guère qu'un brin fleuri de myosotis ou de véronique cueillie sur le bord des haies. Il avait une fois remarqué que le myosotis et la véronique, dans le jardin de la fenêtre, disputaient la prééminence au réséda et l'emportaient même sur lui. Parfois la jeune fille arrachait un pied de ces jolies plantes, le transplantait, et, avec une sorte de tendresse, le faisait revivre, pour elle seule et sous ses yeux.

Enfin, un jour de beau soleil, Etienne prit avec quelque espérance un sentier longeant la rivière, pour lequel il se sentait une prédilection toute nouvelle et facile à expliquer. Il se convainquit bientôt qu'il était sur la voie, et son émotion fut

grande, lorsqu'il trouva auprès d'un pied de véronique, qu'on avait brisé en voulant l'arracher, un livre, à la première page duquel il lut ce nom : *Stéphanie Rozet*. C'était l'imitation de J.-C. Un moment après, Étienne avait rencontré Stéphanie et sa mère, leur avait restitué le livre perdu; et comme il n'y avait pas deux chemins pour retourner à la ville, ils y rentrèrent ensemble et causant.

A dater de ce jour, les rencontres furent plus fréquentes, les causeries plus longues, plus intimes, et bientôt les paroles indifférentes que les jeunes gens s'adressaient eurent deux sens : l'un pour les témoins, l'autre pour eux. — Cette franc-maçonnerie du langage, Stéphanie la connaissait, sans se douter qu'elle l'eût apprise, et s'étonnant d'être troublée et de rougir en prononçant des mots dont la signification mystérieuse lui échappait lorsqu'elle voulait, seule avec elle-même, la chercher.

Ils en étaient là, lorsque M<sup>me</sup> Thorin dit à son fils : — Étienne, il faut te marier!

Étienne s'aperçut alors, avec une sorte de terreur, qu'il ignorait une chose bien importante, et à laquelle il fut surpris de n'avoir point pensé. Il savait que Stéphanie était pieuse, douce, bien élevée, simple de cœur, et riche d'intelligence et de courage; il savait que sa famille était irréprochable, qu'elle avait comme lui perdu son père; mais il ne savait rien de plus; il ne savait pas quelle dot elle pourrait lui apporter: il n'avait compté que sa dot de grâces et de vertus. — Maintenant, si elle était pauvre, — et la modestie de leur existence le lui faisait supposer, — pouvait-il encore songer à en faire sa femme? pouvait-il associer deux misères? Pour lui, il se sentait de force à tout supporter; mais sa mère!

C'est bien prosaïque, n'est-ce pas, un amour saint et pur, non pas vaincu, mais écrasé sous un obstacle d'argent? Cependant Étienne ne s'indignait pas, ne s'enveloppait pas d'un superbe mépris pour l'or, il ne faisait pas de la poésie: il se contentait de verser des larmes amères, en présentant la ruine de cette plus chère de toutes ses espérances. Et c'était pour chercher en silence un moyen de salut qu'il s'était enfui au bois.

Là, il reconnut qu'il fallait prendre des informations sûres et, en attendant, ne plus parler à Stéphanie, ne plus la rencontrer, ne plus la voir; car il était honnête homme, et il savait quelles espérances pouvait naïvement concevoir cette âme ignorante et jeune; puis, quoi qu'il arrivât, vivre et souffrir avant tout pour sa mère. Afin d'exécuter sans délai sa résolution, il ne rentra qu'à la nuit; mais il ne put s'empêcher de passer devant la demeure de M<sup>me</sup> Rozet et de contempler en soupirant les volets fermés dont les fentes laissaient passer des rayons lumineux.

Le lendemain, il n'ouvrit pas sa fenêtre; il fit porter son bureau à l'autre bout de l'étude, et ne sortit point de toute la journée, non plus que les jours suivants. — Oh! dites combien de siècles lui durèrent ces jours en apparence si calmes! dites ces alternatives de crainte et d'espoir! dites ce qu'il souffrit en

voyant un matin, caché derrière son rideau, passer Stéphanie triste et pâle et levant timidement les yeux vers la place d'où il l'avait si souvent saluée! Mais dites aussi son bonheur lorsque sa mère, en l'embrassant, lui disait: Je t'ai donné mon lait, tu me donnes mon pain! — Imaginez enfin ce qu'il éprouva lorsqu'après un mois de trances mortelles M<sup>me</sup> Thorin lui demanda :

— Étienne, que penses-tu de M<sup>lle</sup> Rozet?

— Je la connais à peine, répondit-il.

— Ah!... reprit la vieille dame en souriant, eh bien! je t'apprends qu'elle est gentille et que sa mère peut lui donner 10,000 francs!

Qu'ajouterais-tu?... Le roman est fini.

Depuis treize ans, Étienne et sa femme sont heureux de tout le bonheur qu'ils méritent et qu'on peut trouver dans la vie; leurs jours sont calmes, les années passent comme les jours. Quand je puis m'échapper de Paris, c'est auprès d'eux que je me sauve. Je retrouve, quand j'arrive dans cette douce maison que Stéphanie n'a point quittée, les enfants grandis; mais après cela rien n'y change: c'est toujours la même félicité, égale sans monotonie; car Dieu sème dans les bons cœurs assez de peines pour y tempérer la joie et prévenir l'ivresse du bonheur. Ces peines sont vivement senties, mais supportables et supportées; elles viennent de la main qui mesure le vent à l'aide des oiseaux. Mon bonheur est grand lorsque j'ai franchi l'escalier et que j'ouvre la porte de la chambre tranquille où se tiennent ordinairement les maitres de la maison. Étienne travaille à son bureau; Stéphanie coud auprès de la fenêtre, et parfois impose silence aux enfants qui jouent autour d'elle; puis, peines et joies, tout m'est confié.

A mon dernier voyage, j'ai fait mes confidences aussi, et Stéphanie, cette femme ignorante et douce, qui n'a jamais lu qu'un livre et qu'on croirait étrangère à tous les amers chagrins que donne la vie agitée du monde, que font souffrir des défauts et des vices dont elle n'a jamais eu le spectacle sous les yeux, Stéphanie m'a appris comment on console. Elle n'a point fait de longs discours; elle m'a serré la main, et le soir, en rentrant, j'ai trouvé dans ma chambre le livre sublime qu'elle relit sans cesse; elle y avait marqué une page. J'ai lu :

« 1. Il nous est bon d'avoir quelquefois des peines et des traverses, parce que souvent elles font rentrer l'homme en lui-même, afin qu'il se considère comme dans un exil et qu'il ne mette son espérance en aucune chose du monde.

« 2. L'homme se devrait tellement affermir en Dieu, qu'il ne fût point obligé de chercher souvent des consolations humaines.

« Quand un homme qui est sincèrement à Dieu est affligé, ou qu'il est tenté et tourmenté par de mauvaises pensées, il ressent mieux le besoin qu'il a de Dieu, sans lequel il voit qu'il ne peut faire aucun bien.

« Il s'attriste alors et il gémit, et il prie pour être délivré des maux qu'il souffre; il s'ennuie de vivre si long-temps, et il souhaite la mort pour être dégagé de ses liens.

« Il comprend alors qu'il ne peut y avoir en ce monde d'assurance parfaite ni de pleine paix. » (LIV. I. CH. XII.)

« J'avais hâte d'être au lendemain pour remercier cette aimable femme et l'embrasser.

— Mais, lui dis-je, comment comprenez-vous si bien des douleurs que vous devez ignorer?

— Dieu, me répondit-elle, ne laisse ignorer aucune douleur à ceux qui le prient. Et ses yeux se mouillèrent de larmes. Aussi effrayée que surprise de l'amertume de cette réponse, je pressai Stéphanie de me confier ses chagrins. Elle s'y refusa doucement, en me disant qu'elle se trompait peut-être, me promit de m'ouvrir plus tard son cœur, s'il était un jour troublé. Néanmoins je crus comprendre qu'elle avait conçu quelques doutes sur l'affection de son mari. Une disposition à la jalousie était le seul tort qu'Étienne eût donné. Persuadée qu'elle se trompait, j'attendis cependant avec inquiétude; j'aimais comme le mien le bonheur et le repos de ce ménage.

Le soir, je remarquai qu'Étienne était triste.

Quand vint l'heure de coucher les enfants, l'aîné se mit à genoux devant sa mère, et de sa douce voix bégaya les prières qu'elle lui avait apprises. Parfois il se trompait; alors son père attentif le remettait bien vite sur la voie; mais le père quelquefois aussi se trompait lui-même, et l'enfant qui s'en apercevait, levant vers lui sa petite tête gracieuse et souriante, se mettait à discuter jusqu'à ce que Stéphanie, qui suivait le débat avec son grave et sérieux sourire, intervint et donnât raison à l'un des deux. L'enfant finit ainsi son *Notre père* et son *Je vous salue, Marie*. Il fit un petit soupir de satisfaction en prononçant le dernier *Ainsi soit-il*. La mère le prit dans ses bras et commençait à le déshabiller lorsque tout-à-coup, comme frappé d'une pensée soudaine, il se remit à genoux, en regardant d'un air d'intelligence Étienne qui, par un geste affectueux, imposa silence à Stéphanie étonnée. L'enfant redit toute sa prière sans hésiter; arrivé à ces mots : *Donnez-nous notre pain quotidien*, il éleva la voix, et prononçant plus distinctement, il ajouta : « Et rassurez maman Fanny. » Les deux époux n'en écoutèrent pas davantage; ils se levèrent et embrassèrent leur enfant en pleurant de tendresse et de joie.

O famille de nobles cœurs et de sages esprits! famille heureuse par le travail, l'affection et la foi! pardonne-moi d'avoir soulevé un coin du voile qui cache ton bonheur et tes modestes vertus! J'aurais voulu, en le faisant, indiquer la route bénie de ceux qui, cherchant le plaisir sur d'autres chemins, ne trouvent que le doute, l'ennui, le blasphème, les voluptés sans pudeur et les maux sans consolation. M<sup>me</sup> ALICE HERPIN.

ANÉDÉE ROUSSILLAC.

LYON. — L'IMPRIMERIE DE BOUSBY FILS, RUE POULAILLERIE, 19.

## Feuille d'Annonces.

### ANNONCES JUDICIAIRES.

(3413) Jeudi vingt-six octobre mil huit cent trente-sept, à dix heures du matin, sur la place Louis XVI, aux Brotteaux, il sera procédé à la vente forcée de tous les objets composant un fonds d'épicerie, tels que banques, balances, rayonnage, tiroirs, tonneaux, sucre, café, eau-de-vie, etc., et en quelques meubles, tels que garde-robe, commodes, secrétaire, etc. ENGLER.

### ANNONCES DIVERSES.

(3414) A VENDRE, pour entrer en jouissance de suite. — Fonds d'un hôtel très-achalandé, situé dans le plus joli quartier de la ville de Valence (Drôme).

On cédera, si on le désire, l'hôtel tout garni, batterie de cuisine, argenterie, linge, et généralement tout ce qui est nécessaire à cet établissement.

On donnera facilité pour les paiements.

S'adresser à M. Pérouse fils, agent d'affaires à Valence. (Affranchir.)

## L'ÉTUDE DE M<sup>e</sup> BATIA,

Avoué à la cour royale de Lyon,

EST DEPUIS LE 1<sup>er</sup> OCTOBRE COURANT RUE DE LA PRÉFECTURE, N<sup>o</sup> 8, AU 1<sup>er</sup>. (3415)

### LA CRÉOSOTE-BILLARD CONTRE LES

#### MAUX DE DENTS

Enlève à l'instant la douleur de dents la plus vive et guérit la carie des dents gâtées. — 2 fr. le flacon (qui est carré et toujours accompagné d'une instruction). — Pharmaciens dépositaires : Borelly, place de la Préfecture, 13; Vernet, place des Terreaux, à Lyon; Voituret, à Villefranche, etc. (3367)

### PASTILLES DE CALABRE,

De POTARD, pharmacien, rue St-Honoré, n<sup>o</sup> 271, à Paris.

Elles sont recommandées par tous les médecins pour la guérison prompte des rhumes, catarrhes, asthmes, toux, enrrouements, coqueluches, irritations de poitrine, d'inté: ins et des glaires; les seules qui facilitent l'expectoration et entretiennent la liberté du ventre.

Dépôts, à Lyon, à la pharmacie des Célestins, et chez MM. Bonnet, place Bellecour, n<sup>o</sup> 22; Guillemaud, confiseur, rue St-Pierre, n<sup>o</sup> 17; Barbé, à Roanne; Guitard, confiseur, à St-Etienne; Michel, à Tarare. (3412)

UNE MÉDAILLE D'ARGENT A ÉTÉ DÉCERNÉE À L'AUTEUR.

#### Guérison des Cors.

De nombreux certificats, des expériences récentes et décisives, prouvent que la *Pâte tyiacéenne* de M. Mallard, pharmacien à Paris, est toujours la seule qui guérisse d'une manière constante les cors, durillons et oignons. — 2 f. la boîte. — Dépôts à Lyon, à la pharmacie des dépôts, place des Célestins, chez M. Deschamps et chez M. Vernet, pharmaciens. (3260)

1 fr. 50 c. la boîte de 100 pois.

## POIS FRIGERIO

OU

Pois de Garou, composés pour Cautères, par F.-A. FRIGERIO, pharmacien en chef de la Maternité, approuvés par deux Rapports de l'Académie royale de Médecine

Ces poids, inertes, moyens ou calmants, actifs, s'emploient sans causer la moindre douleur et avec un immense avantage sur tous les pois en usage jusqu'à ce jour. A Lyon, à la pharmacie des dépôts des Célestins. (3004)

## DÉPOT DE MAILLECHORT.

### COQUAIS,

Successeur de DUPUIS, orfèvre,

Rue St-Côme, 6, à Lyon, maison de l'homme d'osier.

A l'honneur de prévenir le public qu'il vient de recevoir un grand assortiment d'argenterie d'Allemagne (dite MAILLECHORT). Il est inutile de répéter tous les avantages incontestables de cette argenterie, car elle est reconnue chaque jour, tant par sa beauté que par sa solidité, pour valoir l'argent; des preuves évidentes viennent encore d'en être données tout récemment par un orfèvre de notre ville qui vient d'acheter deux couverts de cette matière pour argent. Couverts unis, 5 f. 50 c. à 6 f.; couverts filets, 6 f. 50 c.; flambeaux, porte-huiliers. (3397)

## GUÉRISON

DES

## Maladies Secrètes,

NOUVELLES OU ANCIENNES,

Dartres, gales, rougeurs à la peau, ulcères, écoulements, fleurs ou pertes blanches les plus rebelles, et de toute acréte ou vice du sang, et des humeurs.

Par le Sirop Dépuratif Végétal de Séné.

Extrait du précieux Recueil des Recettes médico-officinales, PUBLIÉ PAR ORDRE EXPRES DU GOUVERNEMENT.

Le traitement est prompt et aisé à suivre en secret ou en voyage; il n'apporte aucun dérangement dans les occupations journalières, et n'exige pas un régime trop austère.

S'adresser chez PERENIN, pharmacien-chimiste, rue Palais-Grillet, n<sup>o</sup> 23, à Lyon. (2886)

SERVICE DES OMNIBUS DE LYON A BEAUJEU,

Partant tous les jours de Lyon à 2 heures de l'après-midi, et de Beaujeu à 4 heures 1/2 du matin, passant par la Croisée 5 heures 1/2, St-Georges 6 heures, et Villefranche 7 heures.

Les bureaux sont : 1<sup>o</sup> à Lyon, chez M. Mazon, aubergiste, quai de Bondy, n<sup>o</sup> 152; 2<sup>o</sup> à Villefranche, à l'hôtel du Faucon, Grand'Rue; 3<sup>o</sup> à St-George, chez M. Lacroix; 4<sup>o</sup> à La Croisée, chez M. Renard; 5<sup>o</sup> à Beaujeu, chez M. Lacroix. (3407)

(3396)

AVIS.

Le dépôt de chocolat de M. FOCONNET, qui a été placé des Célestins, n<sup>o</sup> 7, et place Confort, n<sup>o</sup> 1, est actuellement chez Coquais, orfèvre, rue St-Côme, n<sup>o</sup> 6.

## DÉPURATIF DU SANG.

LE SIROP CONCENTRÉ DE SALSEPAREILLE DE QUET est avantageusement connu, depuis nombre d'années, pour la guérison des maladies secrètes récentes ou invétérées, des dartres et autres maladies de la peau. S'adresser, à Lyon, à la pharmacie QUET, rue de l'Arbre-Sec, n<sup>o</sup> 31, ou dans ses dépôts. (Consultations gratuites.) (2683)

## Maladies Secrètes et de la Peau.

SIROP VÉGÉTAL DE SALSEPAREILLE.

Préparé par COURTOIS, pharmacien à Lyon, ancien interne des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitents-de-la-Croix, à Saint-Clair, près de la Loterie.

Ces sirop est approuvé des académies de médecine, comme le plus puissant dépuratif de la masse du sang, favorisant promptement la sortie des virus dartreux et vénérien, indispensable après l'usage du mercure dont le détruit totalement les traces; spécifique le plus actif, le plus certain et le plus prompt contre les apôtés et toutes les maladies qui ont leur siège dans le sang, telles que scrofules, scorbut, gales, boutons, et toutes les maladies de la peau, engorgement des glandes et des articulations, rhumatisme, goutte, les fleurs blanches des femmes, et contre les écoulements récents ou invétérés, et il est prouvé par l'expérience que deux bouteilles procureront une guérison radicale. Prix : 8 f. et 4 f. la bouteille.

Le public est prié de ne point confondre ce précieux médicament avec tous les autres remèdes de ce genre annoncés en termes pompeux, et dont le vil prix pourrait séduire bien des gens dont tant de charlatans exploitent si effrontément la crédulité. Les nombreuses guérisons obtenues par l'usage de ce sirop en font le plus bel éloge.

On fait des envois. (Affranchir et joindre un mandat sur la poste.)  
A Dijon, chez Borsary, chirurgien-dentiste, rue Vauban, n<sup>o</sup> 13.  
A Marseille, chez Thumain, pharmacien, Grande Rue de Rome.  
A Grenoble, chez Decheaux père, quincaillier, Grande-Rue.  
A Genève, chez M. Burkel, droguiste.  
A Vienne, chez Moutret fils, épicier, rue Marchande.  
A Nîmes, Roque-Verdier, pharmacien.  
A Mâcon, M. Charpentier, marchand de papier et d'estampes.  
A Givors, chez M. Thivy, épicier, Grande-Rue.  
A Rive-de-Gier, chez M. Jacques Chollet, épicier, rue Paluy.  
A Saint-Etienne, chez M. Pignol, droguiste-herboriste, rue de Lyon.  
A Avignon, chez Guibert, pharmacien, place St-Didier.  
A Villefranche (Rhône), Roset, confiseur.  
A Châlons-sur-Saône, chez Courant, quincaillier-coiffeur, au coin de la au Change.  
Valence, Ronzier, place des Clercs.  
Lons-le-Saunier, Vincent, épicier et marchand de parapluies, place de la Liberté.  
Paris, Maréchal, épicier, rue du Pont-aux-Choux, n<sup>o</sup> 14 ou 17.  
Le Puy, Bernardin, droguiste, rue Panesac, n<sup>o</sup> 144.  
Ainsi que dans les principales villes de France.